

Les Résistants du train fantôme

Aucun train de déportation n'a mis si longtemps pour atteindre son but. Aucun n'a compté autant d'évasions. Un long métrage documentaire retrace l'épopée à partir des lieux traversés. Présentation.

Le 30 juin 1944, 403 détenus du camp du Vernet, en majorité résistants immigrés, républicains espagnols, antifascistes italiens, Juifs de Pologne et d'Europe centrale sont convoyés en camions et en autobus vers la caserne Cafarelli à Toulouse, rejoints par d'autres détenus de la prison Saint-Michel et 24 femmes. À la gare Raynal, entassés dans des wagons à bestiaux, leur train manœvrera deux jours entiers avant de quitter Toulouse.

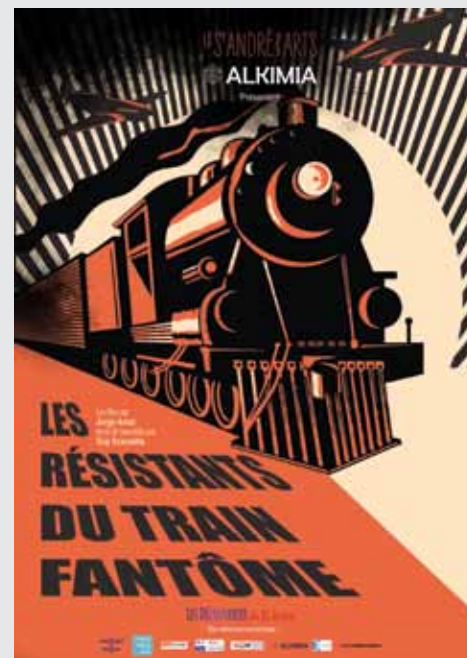
Après un incroyable périple à travers une France en plein combat pour sa libération, tandis que les avions Alliés bombardent gares et ponts, que les sabotages de voies se multiplient, près de 750 hommes et femmes de toutes origines et de toutes tendances voyageront, entassés dans des wagons à bestiaux, livrés aux nazis par la police française. Et ce train arrivera à Dachau le 28 août 1944.

L'écrivain Guy Scarpetta⁽¹⁾, petit-fils de l'un de ceux qui n'en reviendront pas, énonce cette histoire multiple dans un récit ponctué de témoignages et de portraits, archives à l'appui.

« Nous sommes revenus, Jorge Amat et moi, lors du tournage de ce film, sur les lieux mêmes qui ont jalonné le terrible parcours du train fantôme. Ce qui reste du camp de concentration du Vernet ? Très peu de choses, sinon un cimetière sans éclat, où presque tous les noms figurant sur les tombes sont espagnols. Une prison en ruine, à Toulouse, promise à la démolition après notre passage, la route provençale où ces détenus, à bout de forces, durent faire une marche forcée de 17 kilomètres sous la canicule, des voies ferrées à l'abandon. Des gares, à l'inverse rénovées, pimpantes et qui ne donnent guère l'idée de ce qu'elles étaient, bombardées ou à demi détruites pendant l'été 1944.

Une synagogue à Bordeaux, superbe, dont on imagine mal qu'elle fut, en 1944, profanée, dévastée, transformée en lieu de détention par les autorités d'Occupation, et que plus de 500 résistants y furent parqués dans des conditions abominables. »

... Un dialogue entre le passé et le présent, porté par une musique originale de Jean-Louis Valéro.



Graphiste : Jean-Baptiste Mazon

■ 84 minutes. DVD complété de 90 minutes de témoignages.

Lien : <https://www.filmsdocumentaires.com/films/4954-les-resistants-du-train-fantome>

(1) Coprésident de l'Amicale des déportés résistants du train fantôme, Guy Scarpeta raconte l'histoire de son grand-père antifasciste italien résistant FTP dans son roman *Guido*. (Éditions Gallimard, 2014).

H.A.

La Douleur

Après l'arrestation de son mari Robert Antelme, Marguerite Duras écrit *Les Cahiers de la guerre*, journal dont il reste *La Douleur*. En résulte un film, réalisé par Emmanuel Finkel, sur les écrans dès le 24 janvier.

Marguerite Duras est le nom de plume de Marguerite Donadieu, née le 4 avril 1914 près de Saïgon d'un père directeur d'école et d'une mère institutrice. Étudiante à Paris, elle rencontre le poète et essayiste Robert Antelme⁽¹⁾ en janvier 1936.

Diplômée en sciences politiques, elle travaille au ministère des Colonies jusqu'à sa démission. Mobilisé dans la « drôle de guerre », Robert Antelme épouse Marguerite en septembre 1939. Elle ne se remettra pas de l'accouchement d'un enfant mort-né en 1942. Elle rencontre Dyonis Mascolo, ami de son époux, alors lecteur chez Gallimard où elle travaille. Il deviendra son amant. Ils habitent rue Saint-Benoit. Elle est alors secrétaire du Comité d'organisation du ●●●

